

trice étant indisposée, l'empereur occupait seul une grande loge située en face de la scène. Derrière lui se tenaient debout le grand-maréchal, le major-général de la garde, les aides-de-camp de service, les chambellans et les pages. Dans les loges de côté les plus rapprochées de celle de Napoléon, se trouvaient les princes et les princesses de la famille impériale; à droite de la scène était la loge des ambassadeurs; à gauche et en face, celle des ministres français. Les autres loges étaient occupées par les dames de la cour resplendissantes de fleurs et de diamans. Les femmes des maréchaux, des sénateurs, des membres du corps diplomatique, ces ministres, des hauts factionnaires, etc., y faisaient assaut de grâce, de jeunesse, de beauté et de parure. Le parterre était rempli de généraux et de grands officiers de la maison civile et militaire de l'empereur. Quant aux secondes loges et au centre, toutes les places étaient occupées par des personnes qui, comme moi, avaient obtenu des billets. Les huissiers du palais faisaient l'office de contrôleurs. MM. les pages remplissaient les fonctions d'*ouvreuscs*. Pendant les entr'actes, qui furent très courts, des valets de pied, en grande livrée, circulèrent partout, distribuant avec profusion des glaces, des gateaux et du punch.

Dès le commencement du spectacle, qui avait été pour moi la chose la plus indifférente, une femme jeune encore avait attiré toute mon attention. Sa ressemblance avec Mlle Eulalie, avec la veuve de mon ami Saint-Laurent, veux-je dire, m'avait irrité. Quoique cette dame me parut avoir pris de l'embonpoint, je ne pouvais douter que ce fût elle. Je m'adressai à mon voisin de droite, que je jugeai être un chambellan de LL. MM., à son habit rouge brodé d'argent.—Cette dame, lui dis-je, n'est-ce pas la baronne de Saint-Laurent ?

—Non, monsieur, c'est la duchesse de Gatziano.

—Ah ! je croyais cette dame veuve d'un officier-général que j'ai beaucoup connu autrefois.

—Elle a été veuve en effet, mais elle s'est remariée l'année dernière avec le duc de Gatziano, ministre plénipotentiaire du royaume d'Italie.

J'étais assis à l'entrée du parterre où je m'étais placé en ma qualité d'officier amputé; je sortis pendant l'entr'acte pour prendre l'air. Je rencontrai dans le couloir l'obligeant ami qui le matin m'avait donné le billet. Il me demanda si je n'avais pas fait quelques bonnes rencontres relativement à ma pétition.

—Oui, lui dis-je, mais il y a trop longtemps que j'ai perdu de vue cette personne; je n'ose-rais m'adresser à elle,

—Qu'importe ! ne soyez pas si scrupuleux. D'un jour à l'autre un ordre de l'empereur peut la renvoyer à son corps.

—C'est une duchesse !

—Vraiment ! laquelle donc ?

—La duchesse de Gatziano, la veuve de mon ancien ami le général Saint-Laurent, dont je vous parlais ce matin.

—C'est l'empereur qui l'a mariée en secondes noces à l'île d'Elbe. Je me charge de vous présenter. Après le spectacle, trouvez-vous dans le salon d'attente qui précède le grand vestibule. La duchesse est très rieuse, très obligeante; elle a un grand crédit. Avez-vous votre placet ?

—Il est dans ma poche.

—Très bien ! Au revoir.

Le spectacle achevé, je suivis la duchesse de Gatziano, qui arrivée dans le salon d'attente, s'assit auprès de quelques femmes en attendant qu'on vint lui annoncer sa voiture; mon protecteur me conduisit en face d'Eulalie et lui dit :—Madame la duchesse me permettra-t-elle de lui ramener un réfractaire ?

Je saluai avec la grâce d'un homme qui n'a qu'une jambe. Eulalie m'accueillit avec bienveillance. Je lui remis mon placet; elle s'en chargea en m'assurant qu'elle me recevrait avec plaisir le lendemain matin.

Rentré chez moi, je réfléchis à ce qui venait de m'arriver, et je me rappelai alors les prédictions du magicien de Tivoli, qui se trouvaient réalisées à la lettre. Tout cela me préoccupa tellement que toute la nuit je ne rêvai que magiciens, apparitions, boulet de canon, duchesse et diableries.

Le lendemain, je me présentai à l'hôtel de la duchesse de Gatziano, faubourg Saint-Honoré. Elle me reçut dans un négligé à la mode du temps: des pantouffes de tricot de soie; un peignoir de cachemire blanc qui dissimulait sa taille devenue un peu forte, et un petit voile d'Angleterre posé en marmotte sur sa tête blonde. Elle s'excusa avec une spirituelle coquetterie de ce quelle n'avait pas encore trouvé le moment de se faire ôter ses papillottes par sa femme de chambre.

Je vous reçois en ami, ajouta-t-elle avec un sourire bienveillant: puis elle regretta beaucoup que le duc, son mari, fût absent (l'empereur l'avait chargé d'une mission) parce quelle aurait été charmée de me présenter à lui. Je l'écoutais avec ravissement; mais malgré le respect que son titre et sa position dans le monde devaient naturellement m'imposer, je l'interrompis tout à coup au milieu d'une phrase par un éclat de rire inextinguible qui dut lui paraître fort inconvenant. Je venais de lire distinctement sur une de ses papillottes ma signature et sur l'autre ces mots: *Monsieur... de votre excell...*